

Introduction

Depuis quelques années, des jeunes de plus en plus nombreux remettent en question les frontières balisées du genre, du couple, de la sexualité : bisexuels ou pansexuels, polyamoureux, de genre neutre ou fluide, transgenres, ils refusent les étiquettes, les fixations identitaires, pour réclamer le droit à s'inventer eux-mêmes totalement, à faire exploser les frontières entre hétérosexualité ou homosexualité, entre masculin ou féminin, entre fille ou garçon.

Ils savent qu'aujourd'hui des hommes et des femmes peuvent s'épouser entre eux et redistribuer les cartes de la famille traditionnelle. Ils savent que les avancées de la médecine et de la chirurgie peuvent transformer leur corps pour le rendre conforme à leurs aspirations profondes.

Une longue enquête journalistique leur donne la parole. On y découvre le récit de Vera, qui raconte : « J'ai commencé à le sentir en quatrième. En troisième, je me disais bisexuelle, et maintenant je me sens lesbienne. Je suis encore en train de découvrir, ça change, je m'attribue plein de noms. C'est bizarre de dire que c'est une

identité qui t'attire et en même temps que tu ne veux pas d'identité. Les normes, ça enferme, j'aimerais juste essayer des choses, être ce que je veux¹. » Jean, 20 ans, étudiant en chimie à Paris, se présente comme bisexuel et polyamoureux. Il a une amoureuse, des amantes et parfois des amants, lesquels connaissent l'existence des uns et des autres. « Il m'arrive d'être attiré par les hommes, mais j'ai du mal à m'entendre avec eux, ça se passe souvent moins bien qu'avec les femmes. Tout ce conditionnement... L'homme est très encadré²... »

Il arrive aussi qu'ils s'y perdent : un garçon hétérosexuel peut demander à ses amis de dire « elle » en parlant de lui. « Mais une fille devenue mec, enfin, transgenre, qui sort avec une fille, elle est bi ou lesbienne ? » demande Alexandre.

Je m'y perds parfois moi-même, lorsque dans ma consultation dédiée aux personnes en transition de genre, je ne sais plus si je suis face à une fille qui devient garçon, ou l'inverse... Troublé, je le suis lorsqu'un garçon barbu à la voix grave et au thorax musclé me parle de la réapparition de ses règles à la suite d'une modification de son traitement hormonal, ou s'interroge sur la congélation de ses ovocytes.

Effets de mode de quelques jeunes branchés de milieux « bobo » ? On aurait tort de négliger ce remue-ménage. Je le situerais quant à moi à l'avant-garde d'une remise en question très profonde d'un système de pensée ancré

1. Citée dans Judith Perrignon, « Pansexuel, polyamour, métapartenaire... Le nouveau code amoureux », *Le Monde*, 14 juin 2019.

2. *Ibid.*

depuis toujours, dans lequel toutes nos représentations se sont organisées et ordonnées entre les deux piliers de la différence des sexes, et sous l'égide de la domination du masculin sur le féminin.

Il y a du mâle et de la femelle chez les plantes, les papillons, les humains, et les poissons, il y a de l'X et de l'Y dans tous les chromosomes du règne végétal et animal. C'est ainsi, une réalité que, selon son système de croyance, chacun décryptera comme fruit du hasard, d'une nécessité cosmique, ou d'une volonté divine d'ordonnement de l'univers.

Comme l'avait bien constaté Françoise Héritier, l'observation du monde, incluant les différences anatomiques et physiologiques, conduit à une classification binaire :

La plus importante des constantes, celle qui parcourt tout le monde animal, dont l'homme fait partie, c'est la différence des sexes. Je crois que la pensée humaine s'est organisée à partir de cette constatation : il existe de l'identique et du différent. Toutes les choses vont ensuite être analysées et classées entre ces deux rubriques. Voilà comment pense l'humanité, on n'a pas observé de sociétés qui ne souscrivent pas à cette règle³.

En dehors de quelques rares cas d'intersexualité vite réassignés, le plus souvent artificiellement, à l'un ou l'autre sexe, naître mâle ou naître femelle est une évidence de la nature. Mais *devenir* fille ou *devenir* garçon, femme ou

3. F. Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.

homme, est, à partir de cette évidence, un long parcours semé d'embûches, souvent d'émerveillement, parfois de souffrances et de contraintes.

« On ne naît pas femme, on le devient », cette affirmation de Simone de Beauvoir nous a rappelé l'aphorisme d'Érasme « On ne naît pas homme, on le devient », qui en son temps interpellait la dimension universelle de l'humain et s'applique aujourd'hui aux questionnements portant sur la nature de la masculinité, de la virilité, de la paternité. L'immense intérêt de ces propositions devenues proverbiales réside non pas dans les termes « homme » et « femme » mais dans le « devient » qui dit l'individu en devenir, un genre jamais fixé, toujours en mouvement. Le « deviens ce que tu es » au cœur de la pensée nietzschéenne exprime la conception moderne d'une subjectivité qui invite à l'auto-transcendance, au perpétuel dépassement de soi.

L'évidence « naturelle » de la différence masculin-féminin, de l'hétérosexualité, d'une continuité logique entre identité sexuée et sexe anatomique est de plus en plus souvent remise en question au profit d'une création personnelle, d'une invention de soi à l'articulation du social, du politique et de la trajectoire personnelle.

Pour Freud déjà, masculinité et féminité relevaient davantage d'une construction que d'une quelconque essence. Bien des années avant Simone de Beauvoir, il écrivait : « Il répond à la spécificité de la psychanalyse de ne pas prétendre décrire ce qu'est la femme, tâche dont elle ne pourrait guère s'acquitter, mais examiner comment

elle le devient⁴. » Nul doute qu'un débat sur ce thème entre ces deux-là aurait été passionnant !

De manière étonnante, Beauvoir se montre plus « naturaliste » que Freud. Elle parle de « femme » comme d'un être, une essence, une sorte de nature que l'on est amené à travailler subjectivement tout au long de sa vie pour le devenir ou pour le refuser, alors que Freud nous renvoie une idée paradoxale : la femme devient ce que nous sommes incapables de définir⁵ ! Mieux que Beauvoir, il ouvre à ce trouble dans le genre, ce gigantesque chantier portant sur la naturalité du genre, et il anticipe cet individu contemporain qui s'affranchit des diktats des normes imposées et maîtrise son destin.

Aujourd'hui les rôles sexués sont questionnés en permanence : ce que l'on attend socialement d'un homme et d'une femme, ce que les hommes et les femmes attendent entre eux. Être homme, être femme n'est plus une évidence figée mais une interrogation permanente... et parfois fort réjouissante lorsqu'il s'agit de balancer les porcs avec l'eau du bain !

Ce questionnement sur le genre ne touche pas la seule différence masculin/féminin telle qu'elle apparaît dans les mœurs, les manières de se comporter, les rôles et les statuts, l'organisation de la vie sociale – distinctions ô combien variables selon les époques et les pays, voire

4. S. Freud, « La féminité » [1933], *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1989.

5. J. Laplanche, « Le genre, le sexe, le sexual », dans André Green, Catherine Chabert *et al.*, *Études sur la théorie de la séduction*, In Press, 2003.

les régions ou même les quartiers. Parce qu'il concerne la nature même de l'opposition mâle/femelle, c'est toute l'architecture d'une pensée, toute l'histoire d'une humanité avec ses mythes et ses productions culturelles qui se trouvent ébranlées.

La pensée humaine, structurée depuis toujours à partir de la constatation de la différence des sexes, doit aujourd'hui faire son *aggiornamento*. Il ne s'agit pas d'un déni de la réalité : personne ne remet en cause l'évidence naturelle, biologique, de la différence mâle/femelle aux fondements de la vie, mais chacun examine comment, à partir de cette réalité-là, se construire et se mettre en relation. Et ainsi faire en sorte que son anatomie ne soit plus un destin.

Avec la reconnaissance du mariage et de l'adoption par les couples homosexuels, la revendication d'un genre « neutre » ou d'une infinité d'états de « transition », l'évidence de multiples sexualités « hors norme », un trouble s'est installé dans nos sociétés, souvent à l'origine de diverses protestations politiques et sociales.

Ces interrogations sur le genre poussent dans deux directions opposées : affirmation de la singularité d'un côté, volonté de reconnaissance et d'intégration sociale de l'autre.

À cet égard, les revendications LGBTI procèdent d'une quête d'identité, d'une puissante volonté communautaire de transformation sociale, visant une normalisation (le « mariage pour tous » en est l'illustration), quand la pensée *queer* met en lumière les singularités et les constructions personnelles, visant à un décroisement et à une

subversion de l'ordre établi. La théorie *queer* conteste avant tout le schéma dualiste des sexes et des sexualités, et se livre à une critique radicale des identités sexuées et sexuelles en tant que telles. « Mon cul est révolutionnaire », slogan de 1968, inaugurait ce double mouvement à la fois intégratif (de l'homosexualité *via* le FHAR ou d'égalité des sexes *via* le MLF) et subversif *via* la mise en avant des trajectoires individuelles par rapport aux mouvements collectifs.

Plus que des identités, simulacres sans consistance, la pensée *queer* prône une multiplication des êtres, des essences. Retour à soi, retour sur soi : je serai qui je veux, quand je veux. Il n'y a pas différence de nature entre l'être et le rôle, entre l'être et la performance. Certes, nous ne sommes pas des acteurs portant une perruque et récitant un texte, mais les figures du genre se déclinent à l'infini. C'est l'exultation de la pluralité mais surtout du devenir, du hasard, des rencontres.

Cette pensée *queer* se rapproche au mieux de la psychanalyse quand elle ne dérive pas vers la normativité. Il s'agit de repenser l'identité au profit d'identifications fluctuantes, composites, plurielles, contradictoires. Elles sont le résultat d'un processus jamais achevé, inscrit dans les représentations sociales et soumis aux désirs des autres, aux identifications multiples⁶.

« Ni un, ni deux mais trois », disait le philosophe Jacques Derrida pour sortir du binarisme et aller vers

6. T. Ayouche, *Psychanalyse et hybridité*, Leuven University Press, 2018.

l'innombrable⁷... Il s'agit de faire coexister cette certitude du « je suis homme » ou « je suis femme » avec une identité plurielle pétrie de mouvements, de changements, d'interactions, de perméabilité, de processus et de flux. Une réalité qui nous empêche de nous penser comme un être unifié, constant et déterminé par son assignation sexuelle.

Si, comme le souligne Judith Butler, le genre est quelque chose que l'on devient, mais qui ne peut jamais être, alors le genre est une sorte de devenir ou d'activité. Si le genre n'est pas attaché au sexe par un lien de causalité ou d'expression, alors le genre est une sorte d'action susceptible de se déployer au-delà des limites imposées par l'apparente dualité des sexes. L'identité n'est plus un état mais une quête, un parcours, un acte. Le psychanalyste que je suis ne peut que s'en réjouir tant ce cheminement est à la base de notre pratique ! Mais aussi interroger et relativiser cette euphorie libertaire : nos corps sont certes façonnés par les normes et la culture, mais ils conservent une existence bien réelle dont il ne s'agit jamais de s'affranchir totalement. Et nos identifications les plus précoces fixent une logique inconsciente qui nous agit à notre insu.

Les sujets se cramponnent aux normes comme à un port d'attache, car reconnaître qu'on ne sait pas très bien comment être un homme ou une femme, comment vivre son désir, sa sexualité, c'est prendre le risque de rompre les amarres et de dériver sans boussole vers des continents inconnus⁸.

7. J. Derrida, *La Dissémination*, Points Essais, 1972.

8. C. Leguil, *L'Être et le Genre*, Puf, 2018.

Il serait faux de croire que ce trouble concerne uniquement ceux qui remettent en question un ordre hétéro-normatif traditionnel. Un couple hétérosexuel discutant de la répartition des tâches domestiques, un homme gêné que sa conjointe ait un salaire supérieur au sien, une mère chiffonnée à la vue d'un papa qui pouponne, des parents s'interrogeant sur les normes de l'éducation sexuée des filles et des garçons... tous questionnent à leur manière la naturalité du genre et la continuité des compétences et des rôles masculins et féminins.

Pour reprendre les mots de Françoise Héritier, « le genre est une assignation en esprit, repris socialement et culturellement, et [...] cette assignation dépend d'élaborations conceptuelles et symboliques extrêmement archaïques, mais toujours présentes⁹ ». Tout nous renvoie en permanence à notre genre, qui est un ensemble de codes, de symboles et de pratiques d'une culture tout entière. Ainsi le genre nous apparaît-il aujourd'hui de plus en plus comme un masque, masculin ou féminin, à porter en société et face à son partenaire sexuel, la famille et le couple ne faisant que relayer et amplifier ces *a priori* de genre, inculqués par les institutions.

Nous assistons en effet à un double mouvement de décroisement du genre et des sexualités : une foule de trajectoires surgissent entre les pôles masculins et féminins, une infinité de sexualités s'expriment entre les pôles hétérosexuels et homosexuels. Comment se construisent

9. F. Héritier, *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Le Pommier, 2005.

aujourd'hui nos identités en transit entre ces piliers considérés comme inébranlables ?

Et surtout, comment la trame de notre désir inconscient, que bien des psychanalystes voulaient immuable depuis Œdipe, est-elle affectée, travaillée, transformée, par ces bouleversements de nos représentations sociales ?

Le désir d'écrire cet ouvrage m'est venu du raz-de-marée de demandes de jeunes gens – et bien souvent de leurs parents – pour qui la binarité de cette classification a volé en éclats, et dont le seul mot d'ordre serait : « Je choisis mon genre, ma sexualité, mon corps, ma manière d'être, de me mouvoir et de me représenter, je veux devenir ce que je suis. » Pour eux, l'anatomie n'est plus une fatalité : hormones, chirurgies mutilantes et réparatrices, techniques esthétiques de plus en plus sophistiquées permettent d'adapter leur corps et leur genre à leurs aspirations intimes.

Pour la plupart, le questionnement se limite à des expériences hétérosexuelles ou homosexuelles diversifiées, des émois amoureux qui se portent alternativement et indifféremment sur des filles ou des garçons, des expérimentations vestimentaires et capillaires variées et parfois audacieuses. Il s'agit alors de jouer au jeu de l'équivoque, de la séduction, de la provocation tout en interrogeant la naturalité des conduites de genre.

Mais pour certains, ce n'est pas du jeu, comme le dit l'un de mes patients âgé de 12 ans : « Je ne veux pas me déguiser en fille, je veux être une fille, et d'ailleurs j'en suis déjà une... »

Ils sont dans une affirmation transgenre et expriment clairement le décalage entre ce qu'ils se sentent être et les attentes de leur entourage, fondées sur le sexe qui leur a été assigné à leur naissance selon leur anatomie.

Si des assertions comme « je suis une fille » énoncées par un garçon interrogent fortement le psychanalyste que je suis sur le sujet de l'énonciation (de quel « je » s'agit-il, de quel moi, de quel soi, de quel « être » dans son rapport à l'inconscient ?), elles questionnent par-dessus tout mon savoir, ma position à l'égard des normes, des identités. Ces jeunes patients défient mes certitudes qui, à partir de l'existence de deux configurations anatomiques, font découler deux univers incommensurables, deux architectures fantasmatiques pour ne pas dire deux catégories de destins.

Mon cabinet de psychothérapeute comme la salle d'attente de l'hôpital où je donne des consultations se sont peuplés d'une multitude de jeunes gens « en transition », des êtres parfois troublants face auxquels je suis désorienté : s'agit-il d'une fille transitionnant en garçon ou l'inverse ? Jusqu'au moment où cette question ne m'intéresse plus, je suis confronté à un être en devenir et seules son humanité et sa singularité m'interrogent. Lâcher ce questionnement sexué, le premier qui nous vient à l'esprit lors de toute nouvelle rencontre, demande une véritable mutation intérieure. Ces jeunes ne sont que l'écume d'une transformation profonde de la vision ancestrale ancrée sur la naturalité de la « différence des sexes », une transition qui nous concerne tous.

J'ai voulu partir de ce trouble, de ce vacillement, pour interroger l'impact psychique de ce décroisement du

genre, les libérations intérieures tout comme les mouvements de crispation réactionnaire que ces mutations provoquent dans nos vies, notre sexualité, entre les hommes et les femmes, entre les femmes et entre les hommes, et avec nos enfants dans l'établissement et dans l'exercice de la parenté.

Une question va traverser l'ouvrage : comment s'articulent le fantasme et le désir autour de ces positionnements et de ces rôles sociaux. Au bout du compte, l'attachement aux normes comme leur remise en question est toujours de l'ordre d'une utopie. Que l'on soit conservateur ou subversif, l'espoir est le même : donner un sens à ses attermoissements intérieurs, combler les failles du manque à être¹⁰.

Si les normes sociales se désarticulent, nos trajectoires singulières renvoient à des strates d'identifications multiples, transmises depuis la nuit des temps par la succession des générations et ancrées en nous de manière souvent inconsciente.

La question qui se pose alors est de savoir comment, entre discours collectif et singularité, se fabrique le désir qui fonde notre identité, organise nos sexualités.

10. C. Leguil, *L'Être et le Genre*, *op. cit.*